

CHAPITRE 4 : SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE - INTRODUCTION À LA COMPARAISON FRANCO-TCHÈQUE

Il nous semble important, avant de parler des résultats de l'enquête, de décrire les particularités sociolinguistiques qui influencent les milieux de notre recherche, à savoir les situations sociolinguistiques à Brno en République tchèque, à Paris et à Yzeure (Allier) en France.

Les productions langagières des jeunes observés sont indéniablement à prendre en compte en fonction des milieux d'où ces jeunes proviennent, le facteur géographique jouant un rôle primordial dans tout comportement linguistique. Dans ce chapitre, nous essayerons de dévoiler les spécificités régionales sur un plan sociolinguistique et lexical.

En République tchèque, la situation assez égalitaire jusqu'à aujourd'hui et tout à fait homogène sur le plan ethnique ne nécessite pas le choix de deux terrains d'enquête pour une comparaison sociolinguistique.

Pour le milieu français, en revanche, une comparaison socio-ethno-économique apportera des résultats linguistiques intéressants et c'est pourquoi, la variation diatopique est prise en compte dans la recherche.

L'urbanité est souvent mise en relief dans les travaux sur les sociolectes des jeunes comme une condition d'émergence de certaines formes linguistiques, ce que nous allons observer en comparant trois milieux distincts, à savoir une métropole, une ville de taille plutôt importante et une petite ville en milieu rural.

1. Argot de Brno: le *hantec*, représentant linguistique d'une ville

Avec 376 269 habitants selon le recensement de 2001 (ou bien 437 007 habitants si l'on y ajoute son agglomération)¹ – soit plus d'un demi-million d'habitants – Brno est la deuxième plus grande ville de la République tchèque. Elle se situe à 200 km au sud-est de la capitale Prague, à 120 km au nord de Vienne, capitale de l'Autriche, et à 120 km au nord-ouest de Bratislava, capitale de la Slovaquie. Brno est le centre commercial, industriel, culturel et intellectuel de toute la Moravie. Plus spécifiquement, la Moravie du Sud est une région très diversifiée linguistiquement compte tenu de ses nombreux dialectes, ce qui s'oppose à la situation linguistique relativement homogène de la Bohême. Les Moraves se distinguent facilement des autres Tchèques par leurs traits phonétiques et morphologiques qui tendent de manière plus ou moins évidente vers la langue slovaque. C'est surtout grâce à cet aspect territorial et diatopique qu'a émergé dans cette région

1 Source : Institut national tchèque de la statistique (*Český statistický úřad*), www.czso.cz.

un idiome exclusif, également conditionné historiquement par une situation bilingue. Bref, un argot spécifique à Brno, appelé «*hantec*»².

La reconnaissance d'un habitant de Brno est quelque chose d'extrêmement important pour tous les Brnois de naissance. Cette identification est accrue par la rivalité traditionnelle de Brno envers son opposant le plus important : Prague. Pour affirmer son identification locale, on se sert d'une « stylisation » linguistique plus ou moins consciente en utilisant le lexique particulier du *hantec*³.

Dans ce chapitre, nous allons donc essayer d'analyser les substrats, les formes et les conséquences sociolinguistiques de ce langage qui englobe à la fois une fierté envers la ville et le désir d'une originalité et d'une expressivité dans le discours. Ce désir d'originalité est parfois considéré comme trop excessif et stigmatisant quand on parle cette forme argotique en dehors du réseau de communication approprié.

Les traits argotiques dans le discours servent comme une marque d'identification des locuteurs avec un groupe social. Dans une ville aussi grande que Brno, la situation linguistique est assez difficile à décrire d'une manière objective, car le nivellement social de la ville et la migration de populations de régions aux dialectes différents qui viennent de toute la Moravie et même d'ailleurs, n'offrent pas des conditions de communication homogènes sur le plan diastratique, même si les 40 ans du communisme ont contribué à effacer « les accents populaires ». Le peuplement urbain étant trop diversifié par ses origines pour établir un processus d'identification avec un dialecte régional autochtone, les locuteurs communiquent par l'intermédiaire de plusieurs formes plus ou moins mélangées qui sont baptisées « parler urbain » (*městská mluva*)⁴. Cependant, l'utilisation d'une forme mixte est assez distinctive pour permettre de classer le parler d'un Brnois, mais elle ne l'est pas suffisamment pour donner à ses locuteurs un sentiment d'identification à cette norme peu singulière.

De l'argot du « plotna » au « hantec » – évolution sociolinguistique

Au cours des quatre ou cinq dernières décennies, par l'intermédiaire des jeunes mondains et des artistes, certains Brnois se sont identifiés linguistiquement à travers le *hantec* au langage d'un groupe social disparu. C'était une identification essentiellement lexicale sur la base vernaculaire d'un parler populaire. Il est intéressant d'observer comment un groupe social disparu peut jouer un rôle linguistique dans la continuité et la persistance inter-générationnelle. Le groupe social en question s'appellait «*Brněnská plotna*» (lit. « fourneau de Brno ») ou simplement

2 Ce mot est issu de la resuffixation du terme linguistique *hantýrka* = « jargon, argot » (voir sa définition *supra* § 2.1) par un suffixe argotique spécifique de Brno *-ec*.

3 L'une des manifestations de cette rivalité, à travers la langue argotique, peut être perçue, par exemple, par le fait que, sur les voitures immatriculées à Prague, les propriétaires qui sont nés à Brno indiquent grâce à une affichette : *Já nejsem z Prahy, já su z Brna* = « Je ne viens pas de Prague, j'suis de Brno » (où le *su* est une dérivation régionale typique).

4 Pour sa description pour le cas de Brno, voir : František SVĚRÁK, *Brněnská mluva* [Le parler de Brno], Brno, Univerzita J.E. Purkyně, 1971 ou bien Marie KRČMOVÁ, *Běžně mluvený.....*, op. cit.

«*Plotna*» et était formé des couches les plus marginales de la société⁵. Il connut son apogée avant la création de la République tchécoslovaque, c'est-à-dire aux environs des années 1910 ou encore 1920, mais il n'a disparu définitivement qu'après la deuxième guerre mondiale et après l'établissement du socialisme égalitariste.

La renaissance de l'argot disparu du *plotna* dans le parler des jeunes date probablement du début des années 1960. Dans deux mémoires de fin d'études de 1966 et 1969⁶ que nous avons pu consulter, le terme «*hantec*» ne figure pas encore, mais il est évident que cette génération de jeunes a mis à la mode cet argot retrospectif, correspondant au code linguistique du niveau inférieur de la société. L'argot du *plotna* s'est répandu parmi les jeunes Brnois grâce aux copies des textes stylisés artificiellement afin d'atteindre une cryptisation et une expressivité maximales.

D'une façon parallèle, les jeunes «littéraires» ont toujours créé de nouvelles variantes sur les mêmes histoires vécues (généralement sur les thèmes de la vie plus ou moins extraordinaire des membres du *plotna*). On peut donc remarquer une sorte d'œuvre folklorique et ludique écrite, et diffusée parmi les jeunes, qui a porté son intérêt sur un *štatler*, copie moderne du *plotňák* (ancien membre du *plotna*) adoré et mystifié (par modification de l'allemand *der Städter* qui signifie «citoyen», ici compris comme «citoyen de Brno»).

Le lexique et la sémantique se sont inspirés du livre de O. Nováček *Brněnská plotna*⁷, qui décrit, outre le vocabulaire, la vie et les coutumes des membres du *plotna*. En ce qui concerne le lexique du *plotna*, il était ciblé sur les domaines traditionnellement argotiques comme l'argent, le travail et le chômage, les femmes, le sexe, l'alcool et les autres distractions mondaines. L'identification des jeunes des années 1960 avec cette couche marginale s'est effectuée surtout grâce à la mode pour une vie anti-conservatrice, opposée à la société conformiste.

Sous le communisme, malgré un grand assouplissement du régime durant la deuxième moitié des années 1960, les perspectives pour les jeunes n'étaient pas très brillantes. Cet argot a donc rejailli des ténèbres de l'oubli pour être le symbole de la révolte et du désir d'originalité de la jeunesse de l'époque. Les textes de Nováček et la renaissance spirituelle du *plotna* ont surtout été repris par les jeunes intellectuels et par leurs amis artistes qui ont commencé à créer, eux-mêmes, leurs propres locutions et lexèmes tout en respectant les règles de dérivation et l'accent d'«*Alt-Brünnerisch*» (cf. *infra*). Des expressions familiales d'*Alt-Brünnerisch* ont été insérées, car le lexique du *plotna* achevé et conservé pour toujours, n'était pas suffisamment riche pour les besoins expressifs des jeunes.

5 Le mot *plotna*, qui signifie en tchèque «fourneau», a été inspiré, par attraction paronymique, par les «*Plattenbrüder*» (appelés également «*Wiener Strizzi*»), équivalents viennois des Apaches parisiens (en allemand «*die Platte*» signifie «une planche», et peut être comparé avec l'adjectif «plat» en français).

6 Magda FISCHEROVÁ, *Hantýrka brněnské mládeže* [La parlure argotique des jeunes de Brno], Mémoire de Master sous la direction d'Antonín Vašek, Brno, FF UJEP Brno, 1966 et Ladislav VALIHRACH, *Mluva brněnské mládeže* [Le parler des jeunes de Brno], Mémoire de Master sous la direction de Milan Jelínek, Brno, FF UJEP Brno, 1969.

7 O. NOVÁČEK, *Brněnská plotna*, op. cit.

Si l'on analyse les lexèmes chez O. Nováček et dans les autres recherches sur ce thème (mémoires de fin d'études, vocabulaires de P. Jelínek⁸, etc.), on s'aperçoit qu'à l'origine, à peu près 300 mots sont issus de plusieurs générations du *plotna*.

À la différence des membres du *plotna*, survivant surtout dans les zones périphériques de Brno (sauf la gare centrale, appelée « *Rola* » en *hantec*), les jeunes « *štatlers* » se sont réunis dans le centre-ville pour s'y divertir et pour parler *hantec* avec leurs copains. Le lieu de *scuk* = « rendez-vous, rencontre », véritable centre de la jeunesse était (et c'est valable aussi de nos jours) la rue la plus animée de *Česká* (« rue Tchèque », *Čára* en *hantec*) et, en été, *přehrada* (« lac de barrage » de Brno), en *hantec* appelé *Prígl*.

La fréquentation de ces endroits et de plusieurs autres lieux de la culture et du divertissement faisait le prestige du *štatler* qui devait, bien sûr, maîtriser le vocabulaire fleurissant et incessamment renouvelé du *hantec*. Aujourd'hui, on parle plutôt de *štatlar*⁹ et le mot *štatl* (« ville », de l'allemand *die Stadt*) est limité aux rues les plus animées du centre-ville.

Substrats linguistiques à Brno

Pour bien comprendre le terme englobant de *hantec* d'un point de vue linguistique, il ne faut pas négliger deux facteurs de son substrat : à la fois la présence des germanismes dans la langue usuelle non argotique et la situation dialectale globale de Brno.

Pendant des siècles, Brno a été une ville bilingue, où l'ethnie tchèque s'entendait paisiblement avec l'ethnie allemande, cela jusqu'à la deuxième moitié du 19^e siècle. Dans ce milieu, un langage typique des bourgeois, dont on avait échangé le lexique entre les deux ethnies, émergeait. Les lexèmes basés sur l'allemand autrichien s'infiltraient dans le parlé des citadins à tel point que l'on entendait parler d'un îlot germanique de Brno, même si les deux langues coexistaient sans la soumission sociale du tchèque comme c'était souvent le cas dans les régions de Bohême à l'époque de la germanisation progressive. Cette forme de langue est appelée « *starobrněňština* » (« le vieux (dialecte) brnois »), mais la dénomination allemande – « *Alt-Brünnerisch* » est plus fréquente dans les travaux linguistiques sur Brno et, vu le nombre de germanismes, il nous semble qu'elle est mieux ajustée par rapport à son objet. Il nous manque des descriptions analytiques ainsi que le matériel authentique de cette époque mais pourtant, ce phénomène linguistique est bien repérable grâce aux mémoires de vieux citoyens et grâce à des stylisations littéraires ultérieures. Marie Krčmová¹⁰ rappelle que plus de 900 lexèmes d'*Alt-Brünnerisch* ont été retenus, sans compter de nombreuses dérivations qui

8 Pavel ČIČA-JELÍNEK, *Štatl*, Brno, Rozrazil, 1996 (3^e éd., 1^{ère} éd. en 1991).

9 Resuffixation avec un suffixe masculin tchèque fréquent – *ař*.

10 Marie KRČMOVÁ, « Brněňská městská mluva – odraz kontaktů etnik » [Le parler urbain de Brno – reflet des contacts interethniques], in : *Sborník prací Filosofické fakulty brněňské univerzity*, Brno, Masarykova univerzita, A41, 1993, p. 81.

ont été créées grâce à la riche morphologie tchèque¹¹. Cependant, on peut estimer que la taille de ce lexique était beaucoup plus grande à l'époque du contact quotidien des deux ethnies.

En plus de ce vocabulaire typique pour les Brnois, toutes couches sociales confondues, il existait également un jargon professionnel dérivé des racines allemandes qui nous laisse des traces, même à l'époque actuelle. Dans la région de Brno, il est important de remarquer également un fait phonétique, à savoir un *changement de timbre*, dû à l'approximation des bases articulatoires du tchèque et de l'allemand. Il s'agit surtout de l'*antériorisation du á* (le phonème /a:/) qui se réalise avec un timbre qui tend vers un *ó* [o:] et de la *fermeture de e et de i*.

Vers la fin du 19^e siècle, l'allemand renforce son rôle de langue de la communication officielle et les efforts d'anti-germanisation débouchent, en 1918, sur la création de la République tchécoslovaque indépendante. Dans ce processus de reprise linguistique nationale, ce lexique a perdu sa place dans la communication publique tchèque auprès de la couche moyenne des Brnois et a été réservé à une utilisation purement familiale.

Mais il ne faut pas classer ce lexique dans le même groupe que l'argot du *plotna*, même si ses membres en marge de la société urbaine l'utilisaient, eux aussi, fréquemment. P. Trost¹² prend l'exemple de la substitution : *u onkla* (de l'allemand *der Onkel*, décliné en accusatif) vs la forme sans emprunt *u strýčka* = «chez l'oncle», comme le témoignage d'un bilinguisme où les lexèmes allemands et tchèques ont alterné comme tautonymes sans le contexte argotique ou stylistiquement marqué. De plus, les honnêtes citoyens ont refusé le contact avec toutes les marques «d'autrichienneté». Leur lexique conservé (parfois grâce aux descriptions linguistiques du *plotna*) et réutilisé dans le *hantec* s'est restreint aux domaines de la vie quotidienne urbaine et familiale¹³.

En ce qui concerne le substrat dialectal, Brno s'étend sur une zone qui se trouve à l'intersection de trois sous-dialectes qui appartiennent à un interdialecte de Haná, appelé «*hanáčtina*», dont le vrai centre se situe dans le triangle des villes de Moravie centrale: Olomouc - Přerov - Kroměříž. La sous-branche du «dialecte de Brno» est rangée dans le groupe des dialectes occidentaux de Haná, qui se caractérisent d'une part sur le plan phonétique, surtout par le vocalisme - *racourcissement des voyelles longues en position interconsonnantique*¹⁴, et par le conson-

11 Par exemple : *lifrovat* = «envoyer, faire dégager» : de l'allemand *liefern* > par la préfixation *zaliťrovat* = «amener», *dolifrovat* = «ramener ; emmener», etc.

12 Pavel TROST, «K slovníku brněnské mluvy» [À propos du vocabulaire du parler de Brno], *Naše řeč*, 56, 1973, p. 182.

13 Citons : *calovat* = «filer du fric», de l'allemand *bezahlen* = «payer» ou bien *šprechtit* = «tchatcher», de l'allemand *sprechen* = «parler», *šprajcovat* = «bloquer, caler», de l'allemand *spreizen* = «éten dre, écarter», entre autres.

14 Par exemple : *rána* > *rana* = «un coup ; une blessure», *kůň* > *kuň* = «un cheval», *ryt* > *ryt* = «bêcher», etc.

nantisme – changement de št > šč (p.ex. *ešče* au lieu de *ještě* = «encore»¹⁵, *češčina* au lieu de *čeština* = «le tchèque», etc.), et d'autre part sur le plan morphologique – omission de -nu- dans la conjugaison des verbes au passé du type *tiskne* = «il imprime»¹⁶.

On remarque aussi des traits communs avec l'interdialecte *hanáčtina*¹⁷ comme l'apparition de *v-* et *h-* prothétique¹⁸ et la disparition de *j-* initial (cf. *supra*), les changements systématiques de la diphtongue *ou* > *ó* [o:], et de *ý* ou *ej* (qui est une forme très fréquente dans le tchèque commun et également dans l'interdialecte de Brno) -> *é* [e:], et la palatalisation en position finale¹⁹.

Dans la morphologie, les écarts sont également très marquants: dans la déclinaison, on voit apparaître un suffixe -*ma/-ama*²⁰ dans l'instrumental du pluriel; dans la conjugaison, la 3^e personne du pluriel du présent se finit par -*ó/-ajó/-ijó*²¹, le verbe «être» est conjugué spécifiquement: *su, seš, je, sme, ste, só* (au lieu de: *jsem, jsi, je, jsme, jste, jsou*) et la forme verbale de la 2^e personne du singulier du passé est raccourcie et se finit par -*s*²².

Il n'est pas question ici d'observer tous les traits spécifiques du dialecte de Brno, mais nous allons observer comment le *hantec* utilise ce dialecte pour sa création linguistique. Dans le contact multidialectal et par la diffusion des médias, le tchèque commun, de plus en plus dépourvu de dialectalismes, prend une place plus importante dans le parler contemporain de Brno. Les générations les plus anciennes et les gens de la campagne parlent encore ce dialecte original mais les tendances urbaines font que ce dialecte gagne, par certains de ses traits, un statut expressif et ne s'intègre plus que dans le parler argotique du *hantec* avec des valeurs affectives.

Emprunts et procédés sémantico-formels du *hantec* actuel

Nous avons déjà mentionné le rôle important des germanismes. Chez les Brnois, la connaissance au moins passive de l'allemand est généralement présup-

15 La chute de *j-* en position initiale est un trait caractéristique du tchèque commun (*obecná čeština*). Pour aller plus loin, voir Marie KRČMOVÁ, «Čeština obecná», pp. 81-82, in : P. KARLÍK et al., *Encyklopedický... , op. cit.*

16 Par exemple : *tiskl, pohl, zatl* au lieu de *tisknul* = «il a imprimé ; serré ; pressé», *pohnul* = «il a bougé ; poussé», *zatnul* = «il a serré (les dents, les poings) ; il s'est crispé», etc.

17 Marie ŠPIČKOVÁ, «Skupina nářečí středomoravská», pp. 399-401, in : P. KARLÍK et al., *Encyklopedický... , op. cit.*

18 Prenons pour exemples : *von* au lieu de *on* = «il ; lui», *vlakno* au lieu de *okno* = «une fenêtre».

19 Comme c'est le cas de : *kameň* au lieu de *kámen* = «une pierre», *kulňa* au lieu de *kůlna* = «un entrepôt», *host'* au lieu de *host* = «un invité», etc.

20 Par exemple : *sousedama* au lieu de *sousedy* = «(avec des) voisins», etc.

21 Citons : *mažó, volajó, dojjó* au lieu de *mažou* = «ils effacent ; ils tartinent», *volají* = «ils appellent», *dojí* = ils traient, entre autres.

22 On peut citer l'exemple de : *nechal, udělal sis* au lieu de *nechal jsi* = «tu as laissé», *udělal jsi si* = «tu t'es fait, fabriqué qqch».

posée compte tenu de la proximité de l'Autriche et des activités commerciales avec les voisins autrichiens.

Paradoxalement, cette connaissance, au moins passive, a subsisté même pendant le communisme, à l'époque de la construction du rideau de fer, car les gens se sont informés sur les événements relatifs aux pays capitalistes par l'intermédiaire de la télévision autrichienne qui était bien captée à Brno. Le désir d'expressivité de l'argot a toujours exigé de nouveaux lexèmes et comme la *tradition des emprunts à l'allemand* était assez connue et permettait donc de les déchiffrer facilement, on a fait naître de nouvelles adaptations des emprunts à l'allemand.

De manière moins traditionnelle, il y a également beaucoup d'*anglicismes* dans le *hantec* actuel, transcrits phonétiquement en tchèque²³. D'un côté, leur position est menacée, car, parmi la génération la plus jeune, la bonne maîtrise de l'anglais empêche les argotiers de prononcer les hybrides lexicaux comme c'était souvent le cas chez les argotiers plus âgés. D'un autre côté, ces emprunts sont renforcés dans le *hantec* des jeunes, car la méconnaissance de l'anglais par la génération de leurs parents peut renforcer la fonction cryptique des emprunts resuffixés.

Les emprunts à d'autres langues ne sont pas très fréquents sauf les *slovaquismes* et les mots d'*origine tzigane*. Comme la République slovaque a formé, jusqu'en janvier 1993, une partie de la Tchécoslovaquie, les échanges entre Brno et Bratislava étaient très fréquents, encouragés par la proximité dialectale. Grâce aux Slovaques vivant à Brno ou bien, plus probablement, grâce aux échanges du lexique argotique par le biais de l'argot militaire à l'époque de la Tchécoslovaquie unifiée, le *hantec* a infiltré quelques mots expressifs²⁴. Or, quelques exceptions mises à part, ces emprunts perdent de leur importance chez les jeunes qui, depuis la séparation (et depuis l'abolition du service militaire obligatoire), comprennent de moins en moins le slovaque.

La situation des mots tziganes est un peu différente. Certaines expressions d'origine tzigane²⁵ sont bien connues et souvent employées, mais les utilisateurs n'ont généralement pas conscience de leur origine (ce dont témoignent nos interviews auprès des étudiants de Brno). Les communautés tziganes forment à Brno des enclaves plus ou moins fermées et socialement défavorisées, mais un certain nombre de lexèmes, qui jouent surtout un rôle cryptique, apparaissent dans l'argot de la communauté majoritaire tout en restant assez opaques.

Passons aux procédés morpho-syntaxiques dont certains traits sont récurrents et/ou identitaires pour les locuteurs du *hantec*. En ce qui concerne la dérivation, le *hantec* privilégie, entre autres, quatre suffixes nominaux : *-na*, *-ec*, *-oš*, *-as* ainsi que le suffixe verbal *-čit*.

23 Par exemple : *su redy* = « j'suis ready (prêt) », *spešl* = « special,-e », *bas* = « un bus », etc.

24 Citons : *cikat* = « pisser », *(to je) jasnáčka* = « ça le fait ! », *slopat* = « tiser », entre autres.

25 Prenons pour exemple : *love* (ou sa variante resuffixée *lováče*) = « le fric », *čórovat* = « chourer / voler » ou *chálka* = « la bouffe ».

Le suffixe *-na* s'applique aux noms féminins (*-ny* au pluriel), généralement au tronc germanique²⁶, mais également, par métaphore, aux racines tchèques²⁷. On utilise souvent le suffixe *-na* pour la substantivation des verbes pour exprimer le caractère de personnes, même au masculin²⁸. Dans les générations plus jeunes, ce suffixe entre en concurrence avec d'autres, ayant un caractère synonymique : *-la* (ou *-le* au pluriel)²⁹, éventuellement *-ba* (qui exprime plutôt l'action que l'objet)³⁰.

En ce qui concerne le suffixe des noms masculins *-ec*, il est encore très productif de nos jours et il est essentiel pour la création des toponymes argotiques – les argotoponymes (cf. *supra*). La toponymie des quartiers et des lieux de rencontre à Brno est extrêmement riche et on estime que deux tiers de ces argotoponymes portent le suffixe *-ec* : par exemple *Augec*, *Oltec*, *Rotec*, *Rivec*, *Šrajbec*, *Výstec*, etc.³¹.

Les suffixes masculins *-ec* et *-ál* sont très fréquents dans la resuffixation expressive des abréviations³². Les noms masculins portant les suffixes fréquents en *hantec*, à savoir : *-ec*, *-oš*³³, *-as*, etc. sont également fréquemment utilisés parmi les jeunes dans les surnoms³⁴.

Quant au suffixe verbal le plus typique, *-čít*, qui provient des dialectes moraves, il était fréquemment utilisé pour la resuffixation des emprunts à l'allemand³⁵, mais de nos jours, il cède, par analogie, la place à d'autres suffixes tchèques avec lesquels il est en concurrence (à l'exception de quelques verbes plus récents qui réutilisent ce suffixe³⁶).

26 Par exemple : *hercna* = (arg.) « un cœur » (de l'allemand *das Herz*), (*je kaltna* ! = « ça caille ! » (de l'adjectif allemand *kalt*), *rychna* = (arg.) « la puanteur » (du verbe allemand *riechen* = « exhaler ; sentir »), etc.

27 Prenons pour exemple : *chrupna* = « le dodo / le sommeil », du mot tchèque *chrápat* = « ronfler », etc.

28 On peut citer l'exemple de *glgna* = « un buveur » (du mot argotique *glgat* = « tiser »).

29 Citons : *betla* = « un pieu », *chrchla* = « une bécane », *óryngle* = (arg.) « des boucles d'oreille », entre autres.

30 Par exemple : *kalba* = « une teuf » (= là, où on boit beaucoup) < action de « tiser », *hulba* ou *kuřba* = « bédaver ; cloper » < action de « fumer », etc.

31 *Šrajbec* est un calque ludique du quartier *Pisárky* dont le nom rappelle *písař* = « un scribe » (en allemand *der Schreiber*), donc un exemple de faux-germanisme avec une fonction cryptique. Notons encore la présence du suffixe *-ál* : *Semál*, *Favál* pour les micro-toponymes argotiques.

32 Par exemple : *kulec* = (arg.) « un billard (jeu) » < *kulečník* (idem), *alkec* = « la tise » < *alkohol* = « l'alcool » ; *benál* = (arg.) « l'essence / le carburant » < *benzín* (idem), *nemál* = « l'hosto » < *nemocnice* = « l'hôpital », etc.

33 Prenons pour exemple : *puboš* = « un ado » < *puberfák* (expression familière pour « un pubescent »). Le suffixe *-oš* est modifié du suffixe *-ouš* (diminutif), qui a évolué en *-oš* (en dialecte de Haná) et puis *-oš* (par raccourcissement typique de Brno ; parfois alternants : par exemple *teploš* vs *teploš* = « un pédé »), mais dans le contexte d'abréviation et de dépréciation plutôt que de diminution.

34 On peut citer des surnoms de nos amis – *Marťas*, *Pingvoš*, *Kuchál*, *Pokec*, etc.

35 Citons *rauchčít* = « bédaver ; cloper », de l'allemand *rauchen* = « fumer » ou *zmerčít* = « griller qqn, repérer qqch », de l'allemand *merken* = « remarquer, s'apercevoir de qqch », entre autres.

36 Par exemple : *kopčít* = « (poly)copier », etc.

La métaphore³⁷ et la métonymie sont également fréquentes. La métonymie se présente comme un procédé lexicalement plutôt instable. Beaucoup d'expressions sortent de l'usage, suite aux changements politiques³⁸, d'autres, souvent des antonomases (sous l'influence des programmes télévisés), sont des réactions momentanées qui ne survivent que quelques mois³⁹. Pour conclure, notons que pour nommer les Français, le *hantec* se sert de différentes modifications du nom *František* (par exemple *Frantík*, *Fanóš*) – qui est un équivalent tchèque du prénom François – ceci à des fins crypto-ludiques.

Rôle des médias à l'époque actuelle

Nous avons montré que les jeunes, les intellectuels et les artistes se sont enthousiasmés dans les années 1950 – 1960 pour l'argot du groupe social appelé *plotna*. Ce sont des bohèmes, surtout autour du théâtre glorifié de *Husa na provázku* («L'oiseau sur le cordon») qui, à partir des années 1970, ont commencé à présenter le lexique expressif du *hantec* au grand public national par l'intermédiaire de la télévision. Il s'agissait d'un geste de fierté pour leur ville, une opposition à l'influence de Prague dans le domaine culturel.

Cette démonstration patriotique par le biais d'une forme linguistique particulière a été bien accueillie par les jeunes de leur génération. Or, cette dernière est maintenant arrivée à l'époque de la liberté de parole et à l'âge où elle possède la renommée et les moyens financiers nécessaires pour publier des œuvres en *hantec*. Récemment, on a vu apparaître de petits livres comportant des histoires fantaisies ou des chansons hyperstylisées en argot, accompagnées, en annexes, d'un vocabulaire nécessaire pour le déchiffrement, comme le livre *Štatl* ou *Velká kniha hantecu*⁴⁰, entre autres. Pour les jeunes d'aujourd'hui, cette commercialisation et médiatisation du *hantec* conditionne le fait qu'il ne ressentent plus leur argot moderne comme étant proche du *hantec*, parce qu'ils se sentent exclus de ces stylisations exagérées, qu'ils ne comprennent que partiellement, bien évidemment (nous allons expliquer les causes de ce phénomène *infra* § 7.3). Suite à une telle vulgarisation du *hantec*, certaines locutions deviennent compréhensibles au

37 On peut prendre pour exemple les métaphores pour le mot «tête» (en tchèque standard *hlava*) qui sont basées, tout comme en français, sur la ressemblance de forme et/ou de contenu : *bedna* = «une caisse», *budka* = «une cage (pour les oiseaux)», *dózna* < *dóza* = «un bocal» (resuffixation argotique en *-na*, cf. *supra*), *palica* = «un maillet», *škopek* = «un baquet», *glóbus* = «un globe», *kula* = «une boule», *kuželka* = «une quille», dont, notamment, la métaphore végétale : *dyňa* = «une citrouille», *květák* = «un chou-fleur», *řepa* = «une betterave», *tykva* = «une courge», *makovica* = «une capsule de pavot», etc. Notons que la plupart d'entre eux sont modifiés par le dialecte de Brno : *-a* final apparaît dans *kula*, *makovica*, *palica*, *tykva* (par rapport au standard «*koule*, *makovice*, *palice*, *tykve*») pour renforcer la métaphore en tchèque commun qui est devenue moins expressive du fait de sa haute fréquence d'emploi.

38 L'expression *Smetana*, par exemple, pour désigner l'ancien «billet de 1000 couronnes» avec le portrait d'un illustre compositeur, Bedřich Smetana a été oubliée avec l'arrivée de nouveaux billets de banque

39 Le sigle *Cl 5*, par exemple, pour désigner la «police» en référence à une série policière anglaise *Les Professionnels*, etc.

40 P. ČÍČA-JELÍNEK, *Štatl*, op. cit. ; Pavel KOPŘIVA, Pavel ČÍČA-JELÍNEK, Petr DVORNÍK (éds.), *Velká kniha hantecu* [Le Grand livre du hantec], Brno, FT Records, 1999.

niveau national. Les traditionnels argotiers de Brno proclament que la fonction cryptique est menacée : mais est-elle le trait le plus saillant de l'argot ? – cf. *supra* § 2.2 et 2.3).

Les jeunes actuels dont nous avons pu enregistrer les commentaires épilinguistiques perçoivent le *hantec* généralement selon deux angles : soit comme un argot « vendu », lié à la génération des bohèmes des années 1960 et 1970 qui le médiatisent, soit comme un continuum argotique de la ville – ces jeunes parlent le même *hantec* que leurs parents, mais c'est un *hantec* qui a logiquement, comme tout argot, évolué dans le temps. En revanche, on peut estimer que ceux qui créent ces textes stylisés, entièrement écrits en *hantec*, ne perçoivent pas le parler des jeunes Brnois comme un descendant de « leur *hantec* », parce qu'il commence à contenir plus d'anglicismes et parce que le détournement des jeunes du dialecte de Brno vers le tchèque commun est assez progressif. Les tendances à l'unification vers le tchèque commun (due aux médias et à la migration) dans le milieu urbain contribuent au fait que le dialecte original de Brno gagne son rôle expressif dans le *hantec* actuel.

Une autre conséquence diatopique d'une telle pénétration du tchèque commun à Brno est que les créateurs des textes stylisés en *hantec* utilisent le dialecte de Haná de façon exagérée – c'est-à-dire sa forme encore plus centrale que celle de Brno (en reprenant les traits morphologiques de la région d'Olomouc, par exemple). Ils soulignent ainsi l'expressivité et leur dégoût de l'imposition pragoise au détriment du « tchèque commun du type morave » et ceci est donc manifesté par un retour vers ses origines dialectales. Le *hantec* devient alors un moyen d'expressivité très fort pour les locuteurs originaires de Brno.

Les « vrais » argotiers du *hantec* des années 1960 et 1970 se posent souvent la question de ce qui va se produire avec le *hantec* originel, quand la génération de ceux qui le propagent à travers les publications, les affiches de restaurants, etc. va disparaître.

Cette nostalgie est très proche de celle des « vrais » argotiers parisiens, attachés à l'argot de Bruant. On peut supposer que la fierté énorme des Brnois ne pourrait certainement pas laisser mourir ce phénomène tout à fait singulier dans le contexte tchèque, mais l'évolution naturelle des pratiques et des représentations linguistiques ne fera qu'aggraver la nostalgie des « vrais » argotiers de jadis.

2. Français contemporain des cités – la culture interstitielle

Le choix de la région parisienne pour les enquêtes sociolinguistiques n'est pas surprenant. Des facteurs tels que l'urbanité, le contact de différentes ethnies, de différentes couches socio-économiques, et autres, favorisent la variation dans le comportement linguistique même si l'on observe de tous petits groupes. La notion de « français contemporain des cités » (FCC), chère à J.-P. Goudaillier, permet de généraliser la situation non seulement dans les banlieues de Paris, mais dans l'ensemble des « cités sensibles » qui se trouvent aussi bien à Paris intra-muros que dans les villes de province.

L'émergence d'une nouvelle variante de l'argot, généralement liée aux adolescents issus de l'immigration, correspond approximativement à l'époque de la construction des grands ensembles à la périphérie des grandes villes de l'Hexagone dans les années soixante. Ce n'est que dans les années 1980 que la prise en compte de l'importance sociolinguistique de ce parler émerge. Le problème des banlieues s'aggrave, la société commence à analyser les raisons de ce que l'on appelle « la crise » ou « le malaise de banlieue », y compris la production linguistique autochtone. J.-P. Goudaillier décrit cette évolution ainsi :

« Cette variété de français, que l'on peut désigner par « argot des cités » ou « argot de banlieue » [...] a perdu tout d'abord son caractère rural, par la suite toute indexation ouvrière, voire prolétaire, pour devenir le mode d'expression de groupes sociaux insérés dans un processus d'urbanisation »⁴¹.

Comme nous l'avons déjà rappelé à plusieurs reprises, l'argot et le milieu urbanisé (pour être plus concret, la ville industrielle) ont toujours été indissociables. Mais dans quelle mesure peut-on parler d'« argot »? Ceci est possible non seulement d'un point de vue fonctionnel et formel, mais également compte tenu des thématiques classiques du vieil argot, telles que la prison, la police, l'argent, le sexe qui y sont encore très présentes, ainsi que des nouvelles thématiques, liées aux problèmes actuels (drogue, chômage, cohabitation des nationalités, entre autres) qui génèrent la néologie argotique.

Pour la description du phénomène dans son ampleur socio-géographique, il nous semble approprié d'emprunter la terminologie de F. Trasher de l'École de Chicago⁴², qui met en relief l'aspect linguistique, ainsi que l'aspect géographique. Le parler des jeunes dans les banlieues est donc décrit en tant qu'*interstice* linguistique et géographique.

Interstice linguistique

Les locuteurs pratiquant l'argot moderne des cités se distinguent des locuteurs de vieil argot par un trait primordial, qui conditionne les fonctions de leur parler, à savoir le trait ethnique. Les jeunes des cités sont en grande majorité les descendants d'immigrés, le plus souvent d'immigrés maghrébins et africains, originaires de l'Afrique subsaharienne qui est essentiellement francophone. Les grands ensembles regroupent donc une population multiethnique qui est, de plus, défavorisée économiquement. Or, ce n'est pas uniquement le stigmate socio-économique qui suscite l'émergence d'une variété linguistique propre à ces milieux. La nécessité de communication parmi les immigrés de divers pays d'origine crée une variante de français que Jacqueline Billiez dénomme « *le parler véhiculaire inte-*

41 J.-P. GOUDAILLIER, « De l'argot traditionnel... », *art. cit.*, p. 9.

42 Repris de Louis-Jean CALVET, *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Essais Payot, 1994, pp. 19-33.

rethnique»⁴³. Ce dernier est en opposition avec la langue vernaculaire intra-familiale et avec le français scolaire.

En effet, ce n'est que la deuxième génération issue de l'immigration qui peut distinguer clairement entre les registres de la langue et tirer ainsi un profit quelconque de la production argotique. Au près de ces jeunes, l'interstice linguistique se propage parallèlement avec la quête de leur identité. La production langagière de ces adolescents est donc caractérisée par une double insécurité linguistique: insécurité face à leur langue d'origine et insécurité face à la langue française, la forme standardisée dans l'enseignement scolaire. Pour L.-J. Calvet, ce sont des jeunes :

«entre deux cultures, entre deux langues, celles, minoritaires, de leurs parents (culture qu'ils ne possèdent plus tout à fait, langue qu'ils ne parlent que peu) et celles, majoritaires, de leur pays d'accueil (qu'ils ne possèdent pas encore, ou du moins qu'ils possèdent imparfaitement)».⁴⁴

Leur culture adolescente est une culture de révolte. La traditionnelle *révolte des adolescents* envers la génération des parents se mêle ici avec la révolte envers la culture d'immigration de leurs parents et le désir d'échapper à la marginalisation et avec la nécessité d'être reconnus. Or, le refus de la société majoritaire (alimenté par la stigmatisation et par la diabolisation des banlieues dans les médias) amène ces jeunes à une *révolte identitaire*, d'où émergent les éléments argotiques, dont le plus représentatif est le verlan – procédé de codage qui a pris la fonction emblématique de cette révolte au niveau linguistique.

Dans ces milieux, les adolescents se créent eux-mêmes les normes de leur langue interethnique ; pour celui qui maîtrise bien le vocabulaire argotique, c'est parfois le seul moyen de valorisation personnelle (par opposition à l'échec scolaire omniprésent).

Ch. Bachmann et L. Basier mettent en relief la *fonction initiatique* : «*C'est la tentation, pour les petits, d'imiter la langue des grands et d'expérimenter le pouvoir qu'elle confère. C'est l'affirmation, par les grands, de leur supériorité sur les petits*»⁴⁵. L'importance de la reconnaissance personnelle au sein même de l'hermétisme de la société, qui seule connaît le mépris et la périphérisation, se manifeste dans la fonction conniventielle, remarquablement prononcée.

Finalement, l'argot des cités se caractérise surtout par sa *fonction symbolique*, comme le préconise Estelle Liogier : «*l'élaboration d'un langage commun est destinée avant tout à cimenter la connivence à l'intérieur du groupe en même temps qu'il exclut*

43 Jacqueline BILLIEZ, «Le "parler véhiculaire interethnique" de groupes d'adolescents en milieu urbain», in : Robert CHAUDENSON et al. (éd.), *Des villes et des langues. Actes du colloque de Dakar*, Paris, Didier Érudition, 1992, p. 117.

44 Louis-Jean CALVET, «Le langage des banlieues», in : Skholê, *Actes du colloque «Touche pas à ma langue ! [?]»*. *Les langages des banlieues, Cahiers de la recherche et du développement*, Marseille, n° hors série, 1997, p. 153.

45 Christian BACHMANN, Luc BASIER, «Le verlan: argot d'école ou langue des Keums?», *Mots*, n° 8, 1984, p. 172.

celui qui n'en fait pas partie»⁴⁶. La crypticité traditionnelle de l'argot se transforme alors en symbolisme revendicatif.

Pour décrire ce phénomène d'affirmation identitaire par le biais d'un langage spécifique, les sociolinguistes reprennent la terminologie de J. Gumperz qui distingue le *we code* (notre code, notre langue) et le *they code* (leur code, leur langue) dans la situation de bilinguisme entre une langue dominante et une langue dominée⁴⁷. Dans le milieu interstitiel des banlieues françaises, le *we code* symbolise le parler des jeunes des cités et le *they code* le français véhiculé par l'école⁴⁸. L.-J. Calvet rappelle que cette opposition découle de la « *recherche d'un code qui soit propre au sous-groupe, d'une langue identitaire donc, d'un we code que l'on tire, par des transformations diverses, du they code face auquel on veut prendre ses distances* »⁴⁹.

Cette mise en œuvre de la construction identitaire dans l'argot des cités n'exclut pas les fonctions crypto-ludiques, que nous avons soulignées pour le vieil argot. Or, leur statut y est inférieur et leur rôle n'augmente qu'au niveau intra-groupal. Les réseaux de groupes de pairs forment alors ce que D. Lepoutre surnomme « *culture des rues* »⁵⁰, source pour la création lexicale de ce groupe social. Jacqueline Billiez ajoute à cet égard que chaque réseau possède ses marques distinctives, mais que :

« les frontières entre les réseaux ne sont pas étanches, ce n'est donc pas la fonction de code secret qui serait prépondérante - on observe même une circulation rapide des expressions - mais la fonction démarcatrice, une façon de définir et de décliner son identité et de renforcer la cohésion du réseau »⁵¹.

Les marques identitaires à l'intérieur du groupe de pairs sont des témoignages de l'honneur et de la réputation (souvent très négative, mais pourtant positive aux yeux des adolescents) qui sont attribués à leur cité.

Une appropriation de l'espace par les jeunes fait émerger, entre autres, des formes spécifiques de la toponymie locale, intéressantes à étudier pour un sociolinguiste. Ces « argotonymes » peuvent être créés au niveau de micro-toponymes pour les noms des barres et des tours (*le 15* < nom d'un bâtiment à 15 étages, *cité Inter* < nom d'une barre au pied de laquelle se trouvait autrefois un Intermarché, etc.) jusqu'aux dénominations identitaires des villes ou départements (*G-bour* < Le Bourget, 9.3 [nøf tRwa] < département Seine-St.Denis (93), etc.). Pour ces groupes de pairs, leur quartier / leur cité est une référence qui reflète soit leur appartenance à la culture des rues (*Cité des dealers*), soit leur exclusion de cette dernière (*Cité Bourge*)⁵².

46 Estelle LIOGIER, « Quelles approches théoriques pour la description du français parlé par les jeunes des cités? », in : *Argots et argotologie. La Linguistique*, vol. 38, fasc. 1, 2002, p. 43.

47 John GUMPERZ, *Discourse Strategies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 66.

48 Cf. L.-J. CALVET, *Les voix...*, op. cit., pp. 67-72 et Jacqueline BILLIEZ, « Le "parler véhiculaire..." », art. cit.

49 L.-J. CALVET, *Les voix...*, op. cit., p. 72.

50 D. LEPOUTRE, *Cœur de banlieue*, op. cit., pp. 27-33.

51 Jacqueline BILLIEZ, « Le "parler véhiculaire..." », art. cit., p. 123.

52 Exemples tirés de notre D.E.A. sur la toponymie dans la cité des 4000 à la Courneuve (Alena PODHORNÁ, *Toponymie et argots...*, op. cit.)

À la différence de l'argot traditionnel⁵³, l'argot des jeunes des cités emprunte beaucoup aux langues étrangères, surtout aux langues d'origine des jeunes immigrés (arabe, berbère, wolof, etc.), mais également aux autres langues telles que les parlers tziganes et l'anglais (surtout le vocabulaire des Noirs américains par le biais des chansons de rap).

Le lexique du vieil argot y est réutilisé (dans un nombre relativement restreint, mais d'autant plus significatif) avec des glissements de sens fréquents. Les termes du vieil argot servent très souvent comme mots de départ pour la verlanisation, le verlan étant le procédé de codage symbolisant cette nouvelle culture en quête d'identité, tout du moins dans la région parisienne. De même que pour le vieil argot, le niveau syntaxique ne semble pas être touché de manière significative par rapport à la syntaxe du français parlé.

Au niveau phonétique, les chercheurs s'accordent en ce qui concerne quelques traits distinctifs du parler des jeunes banlieusards : selon les observations pionnières de D. Lepoutre, c'est avant tout le débit rapide auquel s'ajoute une intonation spécifique qui donne à leur parler une « *coloration arabe* »⁵⁴. À ce propos, Estelle Liogier précise que l'accent phrastique remonte de la dernière syllabe sur la pénultième⁵⁵ et les linguistes marseillais observent une palatalisation des occlusives dentales ([t] et [d]) devant les voyelles d'avant ([i] et [y]) chez les jeunes Marseillais des quartiers Nord⁵⁶. Dans une certaine mesure, à notre avis, cette règle est aussi valable à Paris, mais nous n'allons pas entrer dans ces caractéristiques phonologiques et prosodiques, compte tenu de la complexité de la création lexicale.

Interstice géographique

« La banlieue, ça commence là où il n'y a plus de métro »⁵⁷

C'est déjà dans l'épithète ajoutée à ce parler des « jeunes des *banlieues / cités* », que le phénomène de restriction géographique apparaît. Selon L.-J. Calvet, la notion d'interstice devrait être comprise « *comme lieu de passage culturel, comme lieu de transition* »⁵⁸. En reprenant le diagramme d'E. Burgess⁵⁹, la banlieue parisienne

53 Cf. P. GUIRAUD, *L'argot*, op. cit., pp. 87-89 et J.-P. GOUDAILLIER, *Comment tu tchatches ?*, op. cit., pp. 18-22.

54 D. LEPOUTRE, *Cœur de banlieue*, op. cit., pp. 166-171.

55 Estelle LIOGIER, « Quelles aproches... », art. cit., p. 47.

56 Nathalie Binisti donne pour exemple : *Il va me tchuer* (Nathalie BINISTI, « Les marques identitaires du "parler interethnique" de jeunes marseillais », in : Louis-Jean CALVET, Auguste MOUSSIROU-MOUYAMA (éds.), *Le plurilinguisme urbain. Actes du colloque de Libreville*, Paris, Didier Érudition, 2000, p. 292).

57 Propos d'un jeune dans l'ouvrage d'Évelyne VOLPE, *Côté banlieue*, Paris, éd. Autrement, 1994, p. 70.

58 L.-J. CALVET, « Le langage des banlieues », art. cit., p. 153.

59 Membre de l'École de Chicago; son diagramme d'une ville idéale repose sur l'idée de cercles concentriques dont chacun représente une situation socio-géographique particulière en fonction de la distance par rapport au centre-ville. L'espace interstitiel se situe entre le centre-ville et les

(surtout la Petite Couronne du Nord) témoigne de cette fracture géographique : les grands ensembles ont été bâtis sur des terrains vagues enchaînés par les réseaux d'autoroutes et de chemins de fer qui rallient le centre-ville avec les périphéries résidentielles.

La notion de « banlieue » est non seulement chargée de connotations sociales mais est aussi très ambiguë au niveau socio-géographique. Comme le souligne H. Boyer, l'emploi de l'épithète « banlieue » pour le parler des jeunes défavorisés est « à la fois restrictive (« langage des banlieues ») et peut-être exagérément globalisante (« ensemble des banlieues de la région parisienne et même de province »)⁶⁰. La charge sémantique du mot « banlieue » dans le contexte des quartiers sensibles est mise en œuvre : « Proximité, HLM, la zone, la banlieue en couleurs, ça me fait penser à triste, indifférence, solitude. C'est être mis au ban, être mis de côté »⁶¹.

Dans la même optique, le terme « quartier » prend des valeurs connotatives différentes selon le contexte dans lequel il est utilisé. Pour notre étude, l'épithète « sensible » s'impose. L'expression « quartier sensible » figure néanmoins comme un euphémisme masquant des associations simplificatrices de la part de la société majoritaire, telles que pauvreté, délinquance, drogue, etc. Tout ceci peut être mis en parallèle avec la xénophobie qui se cache sous d'autres épithètes, plus ou moins frustrantes pour les gens de ces quartiers : « défavorisés », « ethniques », « difficiles » et autres.

Pour P. Bourdieu, « la communication entre classes [...] représente toujours une situation critique pour la langue utilisée, quelle qu'elle soit. Elle tend en effet à provoquer un retour au sens le plus ouvertement chargé de connotations sociales »⁶².

Comme la notion de « banlieue », le terme de « quartier » est stigmatisant dans le contexte *jeune* <-> *quartier*. Sonia Branca-Rosoff analyse les diverses significations du mot « quartier » en utilisant la terminologie « jeunes des quartiers », ce qui, « selon la presse dans laquelle ils apparaissent, signifie automatiquement jeunes des quartiers « déshérités » ou « dangereux » »⁶³. Nous sommes d'accord avec elle quand elle constate que ce sont les journalistes qui, en enregistrant et en adoptant ces usages, contribuent ainsi à leur diffusion stigmatisante.

Les deux notions (banlieue, quartier) sont donc attribuées par euphémisme aux problèmes liés aux grands ensembles. Pour ne pas généraliser cet espace d'interstice géographique, nous allons adopter la terminologie « français contemporain des cités » (éventuellement « parler des jeunes des cités » ou « argot des cités »). La composante géographique « cité » renvoie donc directement à un espace bien délimité

quartiers résidentiels qui se trouvent dans le cercle excentrique. (Repris de L.-J. CALVET, *Les voix...*, op. cit., p. 19).

60 Henri BOYER, « « Nouveau français », « parler jeune » ou « langue des cités » ? », in : Henri BOYER (éd.), *Les mots des jeunes. Observations et hypothèses, Langue française*, n° 114, 1997, p. 10.

61 Évelyne VOLPE, *Côté banlieue*, op. cit., p. 68. À l'origine, « mettre au ban, bannir » voulait dire déclarer la déchéance, chasser d'un pays, éloigner d'un lieu, de quelqu'un, exiler, exclure.

62 Pierre BOURDIEU, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1991, p. 19.

63 Sonia BRANCA-ROSOFF, « La sémantique lexicale du mot "quartier" à l'épreuve du corpus Frantext (XII^e - XX^e siècles) », *Langage et société*, n° 96, 2001, p. 45.

à l'intérieur d'un quartier ; la cité étant soit encadrée par de grands ensembles, soit isolée dans un quartier plus résidentiel et donc plus aisée au niveau socio-économique.

On observe une stigmatisation profonde envers ces cités de la part de la société majoritaire, en fonction d'une identification sociale par le domicile. La culture des rues s'établit autour d'une « *adresse stigmatisante* »⁶⁴. La frustration linguistique émerge alors de la *frustration socio-ethno-économique* à laquelle s'ajoute la *défavorisation géographique*.

La stigmatisation des habitants des cités de la banlieue parisienne se reflète dans les connotations négatives des référents toponymiques. Les jeunes des cités se trouvent donc dans une situation de révolte, à la fois envers la marginalisation de la société dominante et envers la culture ethnique de leurs parents. Leur seul pays est leur cité, leur quartier et les toponymes qui y figurent ne correspondent pas à la réalité difficile.

Les noms des cités proposés par les promoteurs dans les années 1960, très gais, symbolisant le bonheur de vivre (*Cité des fleurs*, etc.) ont rapidement pris des connotations ironiques. La langue des jeunes surmonte ces paradoxes par une connivence interne (dans l'argot toponymique local), mais également par une connivence externe : les jeunes de toutes les cités difficiles ont créé des expressions relevant de l'argot commun des cités, où les référents toponymiques sont communs sans localisation précise. Pour expliquer quelles sont les raisons d'une telle uniformité lexicale, faisons appel aux propos de Nathalie Binisti :

« Ils vivent une réalité socio-économique identique, partagent la même adresse stigmatisante, et très souvent la même religion. À partir de la mise en commun de leurs appartenances diverses, ils vont constituer un groupe, la plupart du temps socialement homogène, à l'intérieur duquel ils vont se structurer à travers un parler commun. Celui-ci sera le reflet et le ciment de leur identité de groupe »⁶⁵.

En forgeant l'identité des jeunes de la deuxième génération issue de l'immigration, pourrait-on prévoir l'avenir de la pratique argotique dans ces milieux ? L'évolution de ce phénomène est rapide et dépend également de la politique nationale envers les problèmes de l'immigration, ainsi que de ceux de l'aménagement urbain dans les grands ensembles⁶⁶, mais nous pouvons estimer qu'avec la différenciation des classes sociales sur la base du modèle « riche Nord, pauvre Sud », la fonction identitaire du français contemporain des cités va s'amplifier. Pour Alma Sokolija-Brouillard, une spirale de l'auto-exclusion va se mettre en place :

« Pour maintenir la distance symbolique entre ces deux univers et pour sauvegarder sa fonction d'emblème, cet argot va continuer de créer pour se faire différencier et ainsi il va contri-

64 Nathalie BINISTI, « Les marques identitaires... », *art. cit.*, p. 286.

65 *Ibid.*

66 La démolition des barres les plus dégradées dans les grands ensembles, par exemple à La Courneuve, ne fournit aucune solution au problème de la dégradation progressive des logements H.L.M.

buer au phénomène de l'auto-exclusion. [...] Ce phénomène peut aboutir à une incapacité définitive d'une réadaptation sociale ultérieure»⁶⁷.

La politique sociale vis-à-vis des banlieues sensibles peut influencer considérablement cette vision d'avenir que nous proposons et qui tient compte des tendances actuelles dans les chansons de rap et d'autres moteurs de la construction identitaire des jeunes des cités. L'étude synchronique des argots des jeunes des banlieues sera donc toujours aussi actuelle et nécessaire pour l'intercompréhension et la cohabitation de ces deux mondes.

3. Parler des jeunes dans une ville provinciale – quels intérêts pour la recherche comparative ?

Yzeure est une petite ville proche de Moulins au centre de la France dans le département de l'Allier (03). L'agglomération moulinoise, formée par les villes d'Yzeure, Avermes, Neuvy, compte environ 55 000 d'habitants. Moulins comporte quatre quartiers périphériques formés par quelques grands ensembles, de taille plutôt petite, à savoir Champins, Champmillan, Nomazy, Chartreux et Le Plessis. Hormis cette composante purement urbaine, la ville est située dans une région purement rurale, appelée le bourbonnais.

La ville se trouve dans la zone dialectale du bourbonnais qui comporte quelques traits syntaxiques et lexicaux⁶⁸ spécifiques, mais qui ne remplit pas de rôle expressif dans le parler des jeunes autochtones comme c'est le cas du dialecte de Brno utilisé dans le *hantec*.

En quoi cette petite ville peut-elle être intéressante pour des études sociolinguistiques et lexicales ? La réponse rejoint l'objectif principal de cet ouvrage qui est de montrer les traits communs dans la production langagière de tous les jeunes de n'importe quel milieu. L'identité forgée par les jeunes est-elle liée en premier lieu à leur appartenance aux groupes extra-scolaires ou au collectif d'une classe ?

Peut-on parler d'«un parler jeune» ou bien de l'argot commun des jeunes sans mettre en évidence le caractère urbain qui est mis en relief dans les travaux sociolinguistiques hors de la métropole⁶⁹ ? Le choix d'une petite ville en milieu rural, même si il a été influencé par un concours de circonstances, s'est dévoilé très pertinent pour notre réflexion sur la circulation du lexique chez les jeunes (voir *infra* § 10.3).

67 Alma SOKOLIJA-BROUILLARD, *Comparaison des argots...*, *op. cit.*, p. 265.

68 Cf. Alena PODHORNÁ, «La soupe aux choux a-t-elle la même saveur en tchèque et en français ?», in : Marc SOURDOT (éd.), *René Fallet, vingt ans après*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2005, p. 79.

69 Nous pensons notamment au groupe de travail autour de Jacqueline Billiez à Grenoble et au groupe de travail autour de Thierry Bulot à Rouen, entre autres.

De plus, si l'on observe la construction du sentiment identitaire chez les jeunes qui habitent dans les cinq quartiers périphériques, on peut prendre en compte la profusion d'un phénomène qu'on peut nommer « la culture des cités ». Comme le remarque H. Girault :

«...chacun [d'entre eux] ayant une identité forte mais pour lesquels il serait cependant excessif de parler de « banlieue » au sens où l'on entend habituellement ce terme et avec les connotations qui s'y rattachent. Certes, on y trouve quelques grands ensembles, la population y est souvent socialement défavorisée et d'origine étrangère ; la petite délinquance y sévit mais elle est très mineure bien que souvent exagérée par les jeunes eux-mêmes. Nécessité de se donner une identité oblige ! Ces quartiers véhiculent une image relativement négative et font l'objet d'une certaine stigmatisation»⁷⁰.

La stigmatisation sociale des cités joue donc un rôle important dans la construction de l'identité de ces jeunes malgré le peu d'espace qui constitue ce qu'ils appellent leur « zone ».

À côté de cette étiquette « cité » dont certains jeunes peuvent s'emparer, il y a des jeunes des petites communes environnantes et des jeunes venus d'ailleurs et habitant à l'internat qui participent à la communication dans le réseau de la classe. Ceux-ci doivent se construire une identité de façon identique aux jeunes Brnois, leur origine ethnique et leur lieu de domicile ne leur permettant pas de s'identifier avec la « culture des rues ». Certains d'entre eux s'identifient à cette culture grâce au mouvement rap et hip-hop, d'autres la refusent en cherchant d'autres groupes de référence, le plus souvent par le biais d'autres courants musicaux. Or, c'est surtout la norme communicationnelle instaurée dans la classe qui influence le choix lexical momentané de ces jeunes (*cf. infra* § 7.2). La fonction grégaire de l'argot des jeunes s'y exprime vivement.

70 H. GIRAULT, « Dynamique de la langue parlée... », *art. cit.* (repris de la version provisoire inédite de son article).